Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 18 (1944)

Heft: 2

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions:

1. Mlle Gertrude Ansorge, stud. litt., Hôtel Royal, Lausanne.
2. Mlle Clarisse Bach, stud. litt., avenue Ruchonnet, 55, Lausanne.
3. Mlle Marianne Béguelin, stud. litt., chemin du Guy, 21, Lausanne.
4. Mme Marie-Louise Besse-Rousson, avenue de Morges, 72bis, Lausanne.
5. Mlle Marie-Louise Bueche, stud. litt., rue de la Promenade, 8, Saint-Imier.
6. M. Daniel Burnand, stud. litt., Clochetons, 17, Lausanne.
7. M. Pierre-Paul Clément, lic. litt., rue de l'Ancienne Douane, 2, Lausanne.
8. Mme Marie-Thérèse Eschmann, avenue de Rumine, 38, Lausanne.
9. M. René Frick, rédacteur, Rond-point, 1, Lausanne.
10. Mlle Anne Hunwald, stud. litt., rue Charles Monnard, 1, Lausanne.
11. M. Henri Jeanrenaud, professeur, chemin des Allières, 8, Lausanne.
12. M. Bruno Kehrli, stud. litt., boulevard de Grancy, 22, Lausanne.
13. Mlle Doralise Krähenbuhl, stud. litt., avenue de l'Avant-Poste, 7, Lausanne.
14. Mlle Denise Kramer, stud. litt., Le Caroû, Morges.
15. Mlle Jeanne-Marguerite May, stud. litt., chemin de Montétan, 11, Lausanne.
16. M. Jean-Pierre Nicod, stud. rer. pol., Le Bochuz, Orbe.
17. Mlle Françoise Rabineau, stud. litt., avenue des Alpes, 24, Lausanne.

Démission:

M. E. Champendal.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de Gilles (M. Jean Villard).

La chanson, le théâtre et la vie... Les promesses de ce titre, Gilles les a toutes tenues, et prestigieusement, ce lundi 24 Janvier, au Théâtre de Lausanne, devant une salle comble.

Tant de gens le connaissent et le goûtent que cette affluence était à prévoir. Et puis il se trouve que Gilles est un être si riche, si complexe, qu'il demeure assez énigmatique, même pour ceux qui vont assez souvent l'entendre au

« Coup de soleil » ; alors, l'occasion était belle de mieux découvrir cette personnalité captivante : Jean Villard allait nous dire son expérience, nous confier ses vues sur le théâtre.

Il parla de sa vie d'une manière pleine de charme et de naturel. Il sut, avec une sensibilité d'artiste authentique, mêler avec goût, opposer avec mesure, autant pour notre plaisir que pour notre enseignement, l'anecdote, les détails précis, les ambitions, les rêves, les déceptions, les tentatives, les efforts, les réussites, les élans poétiques.

Que de nuances, que de précautions pour mettre bien à sa place chaque circonstance de ces nombreuses années (1919-1932) passées à Paris, en Bourgogne, tout près de Copeau, à l'écouter, à l'admirer, à le suivre, à collaborer avec lui, jusqu'à la séparation ! Car il y avait sur ce sujet des choses délicates à dire — qu'il fallait dire cependant, pour que la contribution fût utile à l'histoire littéraire d'une époque.

Le Vieux Colombier, les Copiaux, le Groupe des Quinze furent situés par Gilles avec une élégance qui ne l'empêcha pas d'être très véridique et très près des faits. De cette habile évocation, relevons simplement ici le trait qui complète le portrait de Copeau, un portrait tout en raccourcis expressifs, tout en ombres et en lumières fermement établies : « Quoiqu'il en soit, le drame de cet homme fut que, critique remarquable, metteur en scène hors de pair, restaurateur prodigieux de l'art classique, il méprisa un jour ses dons, qu'il considéra comme inférieurs, pour ne trouver ailleurs que l'impuissance. »

Quant à l'effort collectif poursuivi pendant ces années, il se termina, lui également, d'une manière assez pitoyable ; cela pour des raisons plutôt en marge du théâtre, et non sans avoir connu des succès réels et tenté des essais qui seront des jalons fort utiles si un jour se réalise le théâtre nouveau que Gilles souhaite ardemment, dont il précisa en terminant les grandes directives.

Avant, il nous raconta, toujours avec infiniment de séduction, son passage au Music-Hall, où il s'efforça de porter ses idées les plus chères. Avec Julien, ils allèrent à travers l'Europe, « célébrant les métiers, stigmatisant l'argent et le luxe, chantant le vent et la mer, chantant aussi la France ». Puis vint pour Gilles une incursion dans le domaine du cinéma, et, à la guerre, le retour en Suisse. C'est alors qu'il fonda avec Edith le cabaret que l'on sait.

Les idées de Jean Villard sur le théâtre, on les pressentit en cours de route, mais c'est en guise de conclusion qu'il les réunit en une sorte de manifeste. En voici l'essentiel, en attendant la publication de la conférence — elle viendra paraît-il prochainement, et beaucoup s'en réjouissent.

Il faut dépouiller la scène de tous les accessoires dont l'ont encombrée les grands metteurs en scène. Ces artifices ont mangé l'acteur et le texte. Quelques éléments de décoration d'ordre suggestif suffisent à situer l'action.

Le jeu des acteurs subira une refonte complète, inspirée par « L'école du Vieux Colombier », pour que le spectacle devienne « une présence vivante du poète à travers l'acteur ».

Le théâtre est un lieu de communion où l'on doit sentir « la bonne chaleur de la vie ». « Il faut rassembler les hommes autour de quelque chose qui les élève et leur donne avec force le sentiment de leur solidarité. » Pour cela on doit y faire entrer la vie actuelle, tandis que l'on continue, dans le tumulte universel de notre époque, à nous y raconter de petites histoires d'alcôve, à nous y faire part de petits soucis, de petits tours de passe-passe, de petits jeux d'esprit. « Les préoccupations de l'homme d'aujourd'hui sont autres : il est mêlé à chaque instant, être de chair et de sang, à la souffrance universelle. Il n'a pas besoin de distraction, mais d'exaltation. Il n'a pas besoin d'oublier, mais de croire. Ce qu'il demande au poète, c'est de déceler pour lui, dans cet univers qui semble négatif, les éléments constructifs et l'espérance d'une résurrection. Si un tel théâtre existait, le public en sortirait fortifié, délivré, ayant repris contact avec les valeurs éternelles que la guerre tend chaque jour à détruire, et qui sont pourtant la seule justification de notre existence terrestre. »

Les sujets abondent, dans la nature, dans le travail de l'homme, dans les conflits sociaux, économiques, politiques, et dans la guerre. Plus de comédies de salons, il faut s'engager. Et Gilles conclut par un appel pressant que l'on peut résumer ainsi : l'Eschyle, le Shakespeare ou l'Aristophane capables de dominer la prodigieuse matière dramatique des temps que nous vivons ne sont peut-être pas encore nés ; mais, pourquoi attendre ? mettons-nous à la tâche et, dans la mesure de nos moyens, essayons d'exprimer notre époque afin d'apporter un message de notre temps à « ce théâtre nouveau qui sera avant tout actuel, collectif, universel, et bien sûr humain ». E. Mgl.

* * *

Conférence de M. Charles Favez, privat-docent à la Faculté des Lettres, le mercredi 2 février 1944, sur *Une famille gallo-romaine au quatrième siècle.*

Rhétoricien, rimeur plus que poète, Ausone trouva dans ses *Parentalia* un genre qui répondait à sa paisible affection pour les petites choses. Ce recueil d'une trentaine de pièces est consacré tout entier à perpétuer le souvenir des membres de sa famille, ce terme devant être pris dans son sens le plus extensif allant jusqu'aux arrière-petits-cousins.

Ausone garde à son père un attachement extraordinaire qui lui inspire des vers vraiment émouvants. Devant sa mère, c'est le respect qui l'emporte, inspiré par l'austérité de cette femme d'élite qui, sans beaucoup de paroles, menait sa maison à la baguette, sachant pourtant, à l'occasion, mêler quelque enjouement à son ton sévère. Elle transmit ses qualités de cœur et d'esprit à sa fille Julia qui, au dire d'Ausone, « aimait la vérité plus que la vie ». La femme du poète mourut à l'âge de vingt-huit ans ; son mari lui garda un souvenir si tendre et si fidèle qu'il ne se remaria pas.

Toute la famille se composait d'honnêtes gens, dont aucun pourtant n'est parfait, ce qu'Ausone souligne de traits malicieux. On voit avec intérêt la

place qu'y tiennent les femmes, toutes dignes de l'épitaphe classique : *Domum servavit, lanam fecit,* mais toutes les associées de leur mari bien plutôt que leurs subordonnées comme jadis. Le père n'est plus le despote d'autrefois ; tout en entretenant avec les siens les relations dictées par la tradition, il est avec eux, non à côté d'eux. C'est l'affection qui inspire le lien familial. Et voici pourtant l'une de ces dames qui administre de main de maîtresse le domaine dont le propriétaire, dans son incurie, ne prend guère soin.

Un changement fondamental était donc intervenu dans la famille romaine depuis l'ère républicaine. Avons-nous ici sous les yeux un tableau propre à la *gens* dont Ausone faisait partie ? Est-ce un trait caractéristique de la province gallo-romaine ? De plus amples témoignages nous manquent pour trancher le problème, comme aussi pour répondre à la question qui vient tout naturellement à l'esprit : y a-t-il lieu de voir ici une influence du christianisme ? Quelques membres de la famille en firent profession, Ausone entre autres, mais aucun avec une conviction profonde.

Les auditeurs de M. Favez lui savent gré de leur avoir révélé un écrivain honnête et bon, animé du goût des choses vraies et naturelles qui nous touchent encore de près. Sa belle humeur, sa bonne grâce, son attachement aux liens créés par le sang, au foyer natal, aux liaisons amicales font de lui « le premier poète familier et bourgeois de la France ». Ed. R.

* * *

Cours de M. Henri Guillemin sur *Paul Claudel,* les lundis 31 janvier, 7, 14, 21 et 28 février 1944

Parmi les pèlerins de l'absolu, il y a ceux qui cherchent et qui trébuchent. M. Guillemin nous avait déjà montré combien il était de cœur avec un Rimbaud, un Verlaine ; mais parmi les pèlerins de l'absolu, il y a ceux qui ont trouvé. M. Guillemin nous avait ouvert l'âme de Pascal. Cette année, il nous sert de guide dans l'ascension de Claudel. Avant de monter, il nous fait embrasser, d'une seule vue, l'étendue du massif claudélien. En gravissant les premières pentes, nous nous arrêtons aux arbres, aux fleurs, à l'art de cette montagne. Plus haut, c'est la silhouette de la femme, tentatrice et rédemptrice et, tout au sommet, l'âme tendue du poète. De la base pesante chevillée à la terre jusqu'à la cime engagée dans le ciel, Claudel s'élève vers Dieu, aspiré par la foi.

Ni le grand public, ni la critique ne goûtèrent tout de suite l'air des sommets. En 1935 encore, l'Académie préféra Farrère à Claudel. Des ignorances, des hostilités, la haine même s'attachèrent au poète. Tel lui reprocha son obscurité, tel sa foi, tel son existence.

Claudel naît le 6 août 1868 à Villeneuve-sur-Fère, « entre la craie de Champagne et le grand labour soissonnais ». L'éternel voyageur qu'il devait être demeura toujours attaché à son coin natal. Que de fois n'a-t-il pas entendu souffler dans son souvenir le grand vent qui déferlait sur le toit paternel ! L'enfant

s'ouvre difficilement : la vie du foyer a un goût amer. Très tôt, le petit Paul aura besoin de solitude ; tôt, il connaîtra la tristesse et aussi l'attente anxieuse du futur. Parfois, la double note du coucou le tire de son rêve. Son cœur bat : le bonheur, là-bas ?... Car le petit Paul rêve, de toute la force de son imagination.

Au lycée Louis-le-Grand, Léon Daudet nous campe un garçon vigoureux : « un Claudel au regard de feu et au débit précipité, qui avait fréquemment des « attrapades » avec notre maître ».

Malgré ses rebuffades contre l'impératif catégorique, enseigné avec zèle par Burdeau, tout, Burdeau, la grande ombre de Renan, le milieu familial, surtout sa sœur Camille, tout se ligue pour culbuter sa foi. Et un jour elle s'écroule. Mais l'adolescent se penche avidement sur l'abîme où elle a disparu. Désespérance.

Par une claire matinée de juin 1886, le jeune homme met la main sur la première livraison de *La Vogue*. Claudel reçoit le message de Rimbaud en plein cœur : « La lecture des *Illuminations*, puis, quelques mois après, d'*Une saison en Enfer*, fut pour moi un événement capital. Pour la première fois, ces livres ouvraient une fissure dans mon bagne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel. »

L'appel de Dieu suit de près l'appel de Rimbaud. Le jour de Noël 1886, on chante le *Magnificat* à Notre-Dame de Paris quand, tout à coup, l'éclair de la révélation foudroie Claudel : « En un instant, mon cœur fut touché et je crus... J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'Innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. »

Mais Claudel ne se rend pas si tôt. Quatre ans encore, il va se battre avec lui-même avant de s'abandonner à Dieu, totalement.

Sa carrière diplomatique se développe parallèlement à sa quête chrétienne. Claudel écrit. Voici *Tête-d'Or*, voici la *Ville*. De continent en continent, le poète interroge son âme : Ne devrait-il pas tout quitter ? Il ne sait, mais voici que s'élève sur le paquebot qui cingle vers la Chine la voix douce de sœur Thérèse : « Ne doutez pas, vous êtes appelé. » Pourtant la certitude de sa vocation le fuit encore. La Terre Sainte elle-même ne répond pas à son inquiétude obsédante. Claudel fait retraite à Ligujé, en vain. C'est « le coup de massue » final : « J'ai été trouvé manquant », s'écrie le cœur meurtri du néophyte.

Il s'engage alors dans une période d'amertume : 1900-1906, « mes années obscures ». La veine lyrique est tarie. Seule subsiste l'intelligence. Avec l'aide de saint Thomas d'Aquin, il rédige son *Art poétique*. En 1906, il se marie. Le temps d'épreuve, que retrace le *Partage de Midi*, prend fin.

Depuis lors, Claudel poursuit son ascension. En 1927, il dit adieu aux personnages qu'enfantait son imagination. Seul compte désormais le Livre. Inlassablement, Claudel le scrute du regard et du cœur. L'exégèse du poète n'est pas finie. En son château de Brangues, Claudel cherche aujourd'hui la clef de l'Apocalypse.

L'art de Claudel. — Artiste ? Claudel s'insurge ; non, il ne veut pas l'être, à aucun prix. Il n'y a pas deux buts ici-bas, il n'y en a qu'un : « C'est le royaume de Dieu qu'il faut chercher ; la beauté viendra par surcroît. » Pourtant Claudel n'ignore pas la beauté du style. Avec quelle délectation ne répète-t-il pas telle phrase de Rimbaud !

D'ailleurs, il a beaucoup lu ; non qu'il ait beaucoup apprécié les romantiques ; les œuvres des parnassiens ne le retiennent pas : « des cartes postales coloriées », — ni les classiques à qui il reproche une vue trop sommaire de l'homme ; mais il s'arrête à Pascal, à Saint-Simon, à Bossuet surtout. Rabelais, qui fait sonner si fort la matière verbale, ne doit pas lui être étranger. Claudel nous dit lui-même son attachement à Shakespeare, à Dante, à Eschyle, à Dostoïewski. Mais l'influence des Latins est prépondérante. Il n'a pas de mots assez élogieux pour Virgile, « le plus grand génie que l'humanité ait jamais produit, inspiré d'un souffle vraiment divin, le prophète de Rome ». Enfin il a prêté une oreille enthousiaste à l'enchanteur du XIXe siècle, Wagner.

Mais par-dessus tout, il y a la Bible. Tous les jours, le poète s'y abreuve à larges rasades, depuis des années.

S'il a beaucoup lu, il a beaucoup choisi ; et son choix s'est fait plus rigoureux encore parmi les contemporains. Préoccupé de poésie, il fréquente les décadents, sans trouver quelque chose qui repaisse sa faim « jusqu'au moment où un professeur, Stéphane Mallarmé, qui nous a gardés tous pendant de longues années à son cours du soir, fit une trouvaille. On pouvait fabriquer et étudier cet objet prosodique... comme un document et un *texte* et le *mot* même de la Création. »

Sans doute Claudel n'a pas échappé tout de suite au charme de « l'aérien contrepoids des ablatifs absolus », ni à la séduction d'une syntaxe respectueuse de la musique seule, ni au goût d'un certain mystère, de l'obscurité, mais une chose demeure, capitale : Mallarmé a posé la vraie question. Claudel connaît sa dette de gratitude. Lui aussi va se mettre à déchiffrer l'univers : « Le monde cesse d'être un vocabulaire éparpillé, il est devenu un poème, il a un sens, il a un ordre, il vient de quelque chose, et il va quelque part. »

Ce besoin de déchiffrer l'univers le pousse à scruter chaque mot avant de l'adopter ; il veut en soupeser la substance, en dégager la racine, en tâter la pulpe, en retrouver la signification profonde et entière. Pour lui les mots sont de beaux fruits, juteux et denses comme des grenades. Puisque Dieu les a ainsi faits « charnels et charnus », Claudel les croque à belles dents, en gourmet, en gourmand parfois. Sensible au « pouvoir sapide » des mots, il ne l'est pas moins à leur pouvoir sonore, qu'il orchestre sa phrase pour en tirer des merveilles d'euphonie, qu'il assemble les syllabes pour former une fanfare véhémente et retentissante, qu'il range en bataille « les grands escadrons de paroles à la tête desquels il aime à charger ».

Claudel se sent à l'étroit dans les formules de la versification traditionnelle. Il veut un vers qui résonne dans la chair autant que dans l'âme. « Le métronome que nous portons dans notre poitrine » nous révèle le rythme fondamental,

l'iambe. Le poète rejette la computation des syllabes. Le rythme tonique, le choix des sonorités, voilà ce qui créera en nous l'état d'hypnose par où les mots, quittant leur sens utilitaire, produisent « un état de joie ». Débarrassé de l'arithmétique, le vers de Claudel fuit la logique. La pensée du poète s'élève comme une flamme entrecoupée.

« Tel est le vers essentiel et primordial, l'élément premier du langage, antérieur aux mots eux-mêmes : une idée isolée par du blanc. Avant le mot, une certaine intensité, qualité et proportion de tension spirituelle. »

L'estampe japonaise s'ordonne au blanc du papier, pareillement le vers. Ainsi se justifie la composition musicale de Claudel qui, à la manière d'une symphonie, développe ses thèmes entrelacés où s'insèrent des silences puissants.

Si Claudel enrichit l'instrumentation et l'orchestration poétiques, la fin de la poésie demeure la même : dire quelque chose. Mais la poésie apporte une connaissance supérieure. Loin de cristalliser le réel dans les arêtes trop vives de la prose, elle procède par suggestion, elle insuffle au mot le pouvoir de se dilater à la capacité de l'âme, elle s'insinue dans notre sang pour nous faire co-naître au monde. C'est une conviction profonde du poète, le conflit d'Animus et d'Anima doit s'achever par la victoire d'Anima.

En robuste terrien qu'il est, Claudel sait que l'arbre, pour pousser ses frondaisons au ciel, doit s'arrimer au sol par un solide réseau de racines. Le poète, lui aussi, tient au sol par de fortes racines. Dieu lui a donné des sens, il fait usage de tous. Nulle page où l'on ne sente que l'auteur a palpé, mâché, senti, écouté, vu, avant de prendre la plume. Et voilà aussi son goût pour la langue parlée. La syntaxe en sortira avec quelques ecchymoses, tant pis ! Sourcille-t-on de ses familiarités, il n'en a cure. Et ce n'est pas lui qui mettra des écluses au torrent comique qu'il sent déferler en lui. Que les gens graves s'en émeuvent, il n'en rira que davantage. Oui ! Claudel aime rire, pour déverser ce trop-plein de vie qui bouillonne en lui, et parce que c'est bon de rire pour se débonder. Il rit aussi parce que le rire est incongru, anarchique, et que c'est bon d'être quelquefois un peu impertinent. Et quand l'on tient la vérité et que monte en soi un gros flot de joie, comment le comprimer ? éclate le rire ! le rire devient jubilation. Quand il arrive enfin à Claudel de s'arrêter pour jeter un coup d'œil à son œuvre et que, tout à côté, il aperçoit l'immense édifice de Dieu, alors, la certitude massive de son insuffisance le secoue d'un rire métaphysique...

Le problème de l'amour chez Claudel. — C'est l'un des plus complexes, des plus douloureux. Les premières œuvres en illustraient quelques aspects. Mais c'est la tragédie de 1900 qui met le cœur du poète à vif. Claudel a 32 ans ; il quitte Ligujé, les mains vides. Il s'embarque de nouveau pour la Chine. Mesa fait l'aveu de son échec :

je ne sers à rien à personne.

Et c'est pourquoi je voulais lui rendre ce que j'avais... Tout a été vain... j'ai été trouvé manquant. J'ai perdu mon sens et mon propos.

Ysé, elle aussi, souffre d'un manque, malgré son mari, malgré ses enfants, malgré Almaric, l'amant d'autrefois qu'elle retrouve sur le paquebot.

Dès les premières paroles, l'union criminelle est consommée : « *Mesa*, je suis *Ysé*, c'est moi. »

Le mari mourra. Ysé donne à Mesa un fils, qui ne les unit pas mieux. Leur amour s'était noué au midi de l'âge, au midi du monde, sur la mer flamboyante, sous le signe du partage, de la séparation.

L'amour charnel incarné dans le couple symbolique de Mesa et d'Ysé — c'est l'Enfer — Claudel en reçoit la révélation douloureuse. Il aperçoit soudain l'étendue de sa faute, le mal qu'il a fait, le sachant, le voulant. Mais la foi du poète le sauve du désespoir. Si l'amour humain a un tel goût de cendre, c'est que là n'est pas le bonheur ; on ne fait pas marché de son âme. Cette passion a été un châtiment. Qu'un enseignement en sorte, il n'y a qu'un amour. Rodrigue, lui aussi, l'apprend à la mort de Prouhèze. La chair peut périr, l'âme de Prouhèze n'en guidera pas moins Rodrigue au Paradis. D'Ysé, la tentatrice, à Prouhèze, la conductrice, c'est la montée de l'Enfer aux joies du Paradis.

Claudel achève-t-il sa course ici ? les œuvres postérieures trahissent d'étranges retours. C'est que Claudel est homme et que, pour l'homme, il y a parfois un charme dans le souvenir du péché. Mais le poète ne cesse de rechercher la synthèse définitive de la femme tentatrice et conductrice, de la femme, image de la beauté. Aurait-il dit son dernier mot dans *Judith* ?

Il n'y a qu'une chose sans péril de mort qui nous permet d'être le convive de la Beauté.

Il n'y a qu'une défense d'égal à égal contre elle, elle s'appelle La Vérité.

Claudel et Dieu. — Confrontation suprême.

En face des choses, Mallarmé s'était posé la question : qu'est-ce que ça veut dire ? Mais il n'avait pas répondu. Rejetant la science, Claudel ouvre l'univers avec la clef de la foi : « Tout ce que la science, qui ne s'occupe que de quantités et de moyens mécaniques, laisse de côté, l'individuel, le concret, la couleur, l'accord, l'humour, la beauté, la fin dernière et l'intelligence à tous nnée de cette fin, la foi nous le fait comprendre. » Et ce qu'elle nous fait comprendre, le voici : « Le monde n'a qu'un sens qui est de nous parler de son Créateur. »

Claudel trouve sa fonction : au poète, transformateur universel, à convertir le courant humain en courant divin. L'ascétisme lui répugne, ce « rabougrissement du christianisme ». Le poète veut tout embrasser, tout *comprendre*. Ainsi l'œuvre de Rubens, l'exaltation du corps est une prière lyrique à la gloire du Créateur.

Dans cette étreinte totale, Claudel sent pourtant poindre une inquiétude : n'adhère-t-il pas trop aux objets ? Or les objets sont des *choses mises devant*, qui font obstacle. Combien l'élan mystique, qui monte d'un jet à Dieu, est supérieur ! Mettre un voile sur ces choses trop délectables... Claudel en vient

à désirer la cécité!... Comment échapper au dilemme ? Chrétien, Claudel voudrait faire offrande à Dieu d'un cœur totalement spirituel ; artiste, Claudel ne peut échapper à la séduction de la matière.

Après bien des tâtonnements, le poète décide de quitter le monde mouvant des apparences, car « il n'y a d'espérance que dans la verticale ». En 1927, il congédie tous ses compagnons de route, Cœuvre, Violaine, Mesa, Rodrigue, etc., et d'autres peut-être. Il n'en conserve qu'un, qui devient le Compagnon : la *Bible*, ce « document qui respire ». Depuis des années, il poursuit ce tête-à-tête avec *le Livre*, pour dégager *le sens*.

Le chemin de la vérité n'est point facile : « ... que de choses en moi qui ont besoin d'être unifiées », gémit tout bas le poète. Mais Claudel, s'il est conscient de l'impuissance humaine, n'en est pas moins absolument certain de la miséricorde divine. Aussi, dans la voie si raide où il s'est engagé et où son cœur d'homme s'essouffle, s'arrête-t-il à chaque pas, en joignant les mains : prière de compassion, prière de confession, prière d'objurgation, il les veut toutes pour toucher au but :

O mon Dieu, mon âme soupire vers la vôtre.
Délivrez-moi de moi-même! délivrez l'être de la condition.
Je suis libre, délivrez-moi de la liberté !
Je vois bien une manière de ne pas être, mais il n'y a qu'une manière seule
D'être, qui est d'être en vous, qui est vous-même !

R. Berger.

* * *

Nous aurons le plaisir de publier dans un prochain numéro les conférences que MM. René Bray et Alexis François ont faites sous nos auspices. Aussi n'en donnons-nous pas de compte rendu.

CONFÉRENCES A VENIR

Vendredi 21 avril, à 20 h. 15, à l'auditoire XVI (Palais de Rumine), conférence de M. Frank Olivier, professeur honoraire de l'Université, sur *Urbain Olivier*.

Mercredi 10 mai, à 20 h. 15, à l'Aula du Palais de Rumine, conférence avec projections lumineuses de M. William Cuendet, pasteur, sur *Le destin de Rembrandt*.

Le bénéfice de ces deux conférences sera affecté à des œuvres charitables.